SEIZIÈME ANNÉE — N° 756. Jeudi 28 Janvier 1926

∴ TOUS LES JEUDIS ∴

16 PAGES

L'ÉPATANT

PRIX PROVISOIRE 30 cent

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS { Paris et Départements : un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
Etranger : Un an, 20 francs ; Six mois, 11 francs.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 258-10

NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS

Il se dresse sur son séant et envoya une riposte à Walter, qui la reçut sur le nez.

UNE BONNE PRISE

Bibi-la-Purée exerce différentes professions bizarres. Il est successivement, ramasseur de mégots, marchand de chiens et cambrioleur à l'occasion. L'autre jour, passant devant une maison dont la fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte, il jette un coup d'œil sur une table bien garnie, s'assure qu'il n'y a personne, et se met à fredonner : « Pendant les grandes chaleurs, la volaille est à l'intérieur. » Puis, enjambant le rebord, il pénètre dans la pièce comme en pays conquis. « Et maintenant, roupillons-nous, » dit Bibi, et étendant une serviette sur le parquet pour faire un petit ballot contenant un appétissant poulet rôti et un quignon de pain. « Bien doré, le poulet, et quel parfum! Une pièce comme celle-là ça vaut trente...

« ... francs pour Bibi, c'est à l'œil. » Cependant, M. Zigo-

mar, le propriétaire des victuailles, occupé à mettre un fût de bourgogne en bouteilles, s'émeut en entendant marcher au-dessus de lui : « Quelqu'un? C'est étrange. J'avais pourtant fermé la porte d'entrée à double tour. » Vite, le père Zigomar s'approche de la lucarne au moment où Bibi, après sa razzia, vidait prestement les lieux. Voyant apparaître deux pieds lourdement chaussés de brodequins où se trouvaient sertis deux bonnes douzaines de diamants d'Auvergnat, le père Zigomar n'a plus de doute sur la qualité du visiteur. Et quand il voit descendre un ballot, il est fâcheusement édifié sur la nature du vol : « Saprelotte, murmure-t-il, voilà un gaillard qui n'est pas gêné, il enlève...

« ... ma croustille sans vergogne. Vite un fil à la patte! » Et le fil du père Zigomar se présente gros comme un câble. En un tour de main, Bibi est attaché, et mis dans l'impossibilité de fuir. « Eh bien quoi, raille-t-il, en voilà des plaisanteries stupides. Voulez-vous bien me lâcher. — Que veux-tu, mon vieux, j'aime la plaisanterie comme tous les Bourguignons, riposte le père Zigomar. — Oui, mais les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. — Moi, je les aime longues, mon vieux, longues comme cette corde que j'attache à un gros clou afin que tu ne sois pas tenté de te débiner pendant que j'irai chercher les gendarmes. — Non, non, ne me parlez pas de ces bêtes-là!...

« ... j'en ai un frisson dans le bas du cou. » Et tandis que Bibi criait : « Je n'ai pas de chance, décidément, mon casier judiciaire était bien assez chargé. Je suis bon pour trois mois de prison. Si seulement pour compenser, on me laissait la volaille... » Pauvre Bibi, infortunée victime d'une mistoufle opiniâtre, quelle grimace il esquissa en voyant apparaître M. Zigomar avec deux pandores copieusement moustachus. Il prit les devants : « Messieurs les gendarmes, il y a erreur sûrement, je ne suis pas un voleur. — Tu connais ce petit instrument-là? répondit l'un des gendarmes en montrant une menotte à Bibi. — C'est une grosse chaîne de montre avec une clé, répondit Bibi en faisant le serin. — Tu l'as dit, mon garçon, et je vais t'en faire un bracelet-montre... sans montre... En route, vieux cheval de retour! »

JEAN HIRSUTE PLACE AVANTAGEUSEMENT SES FONDS

Jean Hirsute, qui est un chemineau convaincu, avait aperçu une pancarte accrochée à la devanture d'un débit et qui indiquait : « Bock : 20 centimes ». « Des gobelets à quatre ronds, pense Jean Hirsute ; j'm'en envoirais bien un, vu que par ces temps d'vie chère, ça a bougrement diminué ; l'embêtant, c'est qu'j'ai qu'deux pélots! » Et comme Jean Hirsute se trouvait à proximité d'une ligne de chemin de fer, il songea à doubler sa fortune en plaçant ses fonds sur la voie ferrée. « C'est toujours une opération avantageuse, se dit Jean Hirsute, que de placer ce que l'on possède sur les Compagnies de chemins de fer! » Et! il descendit sur la voie, posa les deux petits sous qu'il possédait sur le rail et attendit les événements. Justement un train passait. Jean Hirsute regrimpa le talus et attendit que la locomotive et les 34 wagons qu'elle traînait eussent aplati les petits sous. Il fit machine en arrière pour ramasser ses deux petits sous, tellement passés au laminoir que leur diamètre peut se comparer hardiment au diamètre des pièces de 10 centimes. Et à présent Jean Hirsute n'a qu'à faire preuve d'un peu de culot et à avoir la veine de tomber sur un bistrot myope pour pouvoir déguster sans douleur le bock convoité.

PAS FACILE

— Une lettre recommandée pour M. P...voie, aviateur.

— Vous pouvez la lui monter : le voilà qui passe justement au-dessus de la maison.

UNE VÉRITÉ

LE TAILLEUR. — La maison ne connaît que le succès!

LE CLIENT. — Je constate, en effet, que vous ne savez pas du tout ce que c'est que des revers.

RÉPLIQUE

— Tout ça, c'est louche! Pas de papiers! et une tête à arrêter les gens sur la grande route!!!

— Arrêter... Arrêter... Vous en avez peut-être bien arrêté plus que moi, bien sûr.

— Qu'est-ce qu'ils attendent donc pour l'installer, leur télégraphie sans fil et sans poteaux?

L'ÉNIGME ROUGE

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le yacht Velleda a mystérieusement sauté en mer, non loin des récifs de Devils-Rock, engloutissant son propriétaire, le richissime banquier Philip Fordell et de nombreux invités de marque. Les seuls survivants, le capitaine Ellesmere, le pianiste Borowsky et la femme de chambre Louise Siebert ont été tous trois assassinés quelques heures après être revenus à San-Francisco. La police cherche en vain à débrouiller l'énigme. Le sous-chef de la Sûreté, Peter Craingsby, reçoit, quelques jours plus tard, une lettre anonyme l'avisant que Philip Fordell est vivant, séquestré par son frère dans la cave de son château de Benicia. Peter Craingsby effectue une perquisition, et trouve le cadavre de Philip Fordell dans la cave du château. Francis Fordell est arrêté et emmené sous les yeux de sa fille Edith, qui s'évanouit de saisissement.

VII

Sous ses dehors frêles et délicats, Edith Fordell était douée d'une grande résistance. Tandis que le policier laissé par Craingsby essayait de la relever, la jeune fille reprit ses sens et, d'elle-même, se mit debout.

L'auto emmenant son père était déjà loin; le ronflement de son moteur s'entendait à peine.

— Je vous... remercie, monsieur! fit Edith Fordell en se tournant vers le détective. Mais ce n'a été qu'un étourdissement. Je me sens maintenant très bien, et, à moins que vous n'ayez des ordres contraires, je vous serais très obligée de me laisser.

— Voulez-vous que je téléphone à un médecin, miss? demanda le policier, indécis. Peut-être serait-il prudent de...

— Vous êtes bien bon, monsieur! Je n'ai besoin de rien, je vous le répète.

— J'ai ordre de ne pas vous quitter, miss, et...

— Très bien. Vous pouvez donc rester ici. Je vous demanderai seulement de ne pas vous occuper de moi!

Le détective, embarrassé, ne sachant que faire, ne répondit pas. Le ton décidé avec lequel lui parlait cette faible jeune fille l'intimidait. Somme toute, le sous-chef de la Sûreté n'avait rien dû trouver contre elle, autrement il l'eût arrêtée. S'il avait ordonné au détective de ne pas la quitter, c'était certainement en prévision du cas où elle aurait eu besoin d'aide. Or, elle était debout, calme et tranquille.

Indécis, le policier s'inclina et alla s'asseoir contre une charmille, sur un banc rustique, à quelques pas de la maisonnette.

Edith Fordell disparut à l'intérieur de la bâtisse.

Quelques minutes s'écoulèrent. La jeune fille reparut. Elle avait un chapeau sur la tête, un léger manteau sur les épaules. Comme elle allait franchir le seuil, le timbre d'un appareil téléphonique grelotta. Edith rentra précipitamment.

— C'est vous qui êtes M. Holmes? demanda-t-elle presque aussitôt en se penchant à la fenêtre.

Le détective fit oui de la tête. La jeune fille lui fit savoir qu'on l'appelait à l'appareil. C'était Peter Craingsby qui, revenu à l'hôtel de la police, s'inquiétait de l'état de miss Fordell. Holmes le renseigna aussitôt et reçut l'ordre de revenir.

Il prit congé de la jeune fille et s'éloigna dans la direction de Benicia.

Miss Fordell, ayant pris son petit sac à main, sortit du pavillon.

Elle allait en refermer la porte, lorsque des pas firent crier le sable, du côté de la grille.

La jeune fille se retourna et eut un léger sursaut : un homme élégant vêtu de flanelle blanche, chaussé de souliers en peau de daim, était devant elle. Ses mains gantées tenaient un chapeau de Panama valant bien mille dollars. Une perle de prix était piquée dans la cravate de soie grise ornant sa chemise molle en soie brodée.

Le nouveau venu avait la face rasée, les cheveux rejetés en arrière, à la dernière mode. Un monocle était vissé devant son œil droit. Sa physionomie, plutôt sympathique, reflétait l'énergie et la décision.

— Vous me pardonnerez, miss! dit-il en s'inclinant. Mais je venais justement vous voir, et j'ai rencontré l'auto où... l'auto dans laquelle on emmenait votre père! Que s'est-il donc passé encore?

— Ah! monsieur Blodds! soupira Edith Fordell. Si vous saviez...

Elle s'interrompit pour retenir un sanglot.

Depuis près de quatre mois, Jack Blodds, un riche propriétaire du voisinage, sportsman distingué, lui faisait la cour. Il l'avait même demandée en mariage à son père.

Francis Fordell, à qui le jeune homme ne plaisait nullement, avait refusé net.

Jack Blodds ne s'était pas découragé, et, chaque fois qu'il avait l'occasion de rencontrer miss Fordell, ne manquait pas de lui rappeler qu'il comptait l'épouser dès qu'elle le voudrait. Mais Edith Fordell ne se prononçait pas. Elle ne se sentait qu'une très faible sympathie pour Jack Blodds qu'elle trouvait prétentieux. Et elle avait cru que lui-même avait renoncé à son projet, car, depuis bientôt un mois elle ne l'avait plus vu...

Et voilà qu'il reparaissait, juste pour assister à l'arrestation de Francis Fordell!

— Ah! Miss! dit-il, je comprends votre abattement et votre chagrin! Je ne doute que votre père est victime d'une épouvantable erreur... cela doit se rapporter à toutes ces morts mystérieuses qui ont suivi le naufrage du *Velléda*.

« Bien que je ne sache rien, j'ai tenu à vous offrir aussitôt tout l'appui dont je peux disposer... Oh! Je ne vous demande rien... pas de promesse... Si je peux vous être utile et être utile à votre père, je m'estimerai grandement récompensé!

« ... Je ne veux pas être indiscret en un pareil moment, miss Fordell! Je me retire donc et si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai demain me mettre à votre disposition!

— Je... je vous remercie, monsieur! murmura la jeune fille, touchée.

Elle tendit sa main diaphane à son visiteur, qui, après l'avoir respectueusement serrée entre les siennes, se retira.

Edith Fordell le regarda s'éloigner en hochant la tête. Elle pensait que c'était un grand cœur, une nature d'élite, et qu'elle avait eu tort de le repousser.

Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir longtemps, car le grondement d'une auto, lancée à toute vitesse, frappa ses oreilles et la fit tressaillir. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une grosse limousine, couverte de poussière s'arrêtait devant la porte du parc de Benicia-House.

— Vous désirez, messieurs? demanda la jeune fille en s'avançant vers le groupe d'hommes en habits noirs qui venaient de descendre de l'auto.

— Nous venons, miss, ainsi que vous devez le deviner, pour faire les constatations légales au sujet de la mort de M. Philip Fordell... Je suis le coroner et voici les médecins légistes!... Veuillez nous conduire devant le corps de votre oncle!

— Le corps de mon oncle? Je... je ne comprends pas? balbutia Edith Fordell, stupéfaite.

Il fallut que le coroner lui expliquât que M. Peter Craingsby avait découvert le cadavre de Philip Fordell dans le cellier, et que c'était son père, Francis Fordell, qui était accusé d'être l'assassin du mort!

Edith Fordell ne s'évanouit pas en entendant ces horribles paroles. Mais une expression de souffrance affreuse tendit ses traits, à tel point que le coroner en eut pitié malgré son endurcissement professionnel.

Ayant fait asseoir la jeune fille sur le fauteuil dans lequel, moins de deux heures auparavant, elle prenait tranquillement le frais, il voulut lui éviter la terrible corvée dont il venait de lui parler, et, tant bien que mal, de lui indiquer la position du caveau à champagne.

Un quart d'heure plus tard, le magistrat et sa suite se retiraient, emportant, dans un cercueil qu'ils avaient apporté, le cadavre du richissime banquier.

Edith Fordell qui, après le départ de Peter Craingsby, avait voulu se rendre à San-Francisco pour savoir exactement de quoi on accusait son père, était renseignée, maintenant!

Elle se laissa tomber dans son fauteuil et les larmes, des larmes brûlantes jaillirent enfin de ses yeux enfiévrés.

Son père, un assassin! C'était impossible! Lui si doux, si bon, si résigné, si désintéressé! Il ne pouvait qu'être victime de quelque terrible machination!

Et comment expliquer la présence du cadavre de l'oncle Philip dans le caveau à champagne, alors que le défunt était parti sur le *Velléda* et que, jusqu'ici, tout avait fait croire qu'il s'était noyé!...

Pour un peu, Edith Fordell eût cru qu'elle perdait la raison, qu'elle était le jouet d'un cauchemar! Mais, devant elle, les ornières produites par les roues des autos de la justice creusaient encore le sable!

La tête en feu, frissonnante de fièvre, elle se demanda ce qu'elle pouvait faire pour aider son père... Hélas, rien! Elle ne connaissait à peu près personne. Depuis sa ruine, depuis surtout que Francis Fordell avait accepté l'humble emploi de gardien de la propriété de son frère, les quelques amis qu'il avait encore avaient cessé de le voir.

Seul, Jack Blodds, malgré le refus de Francis Fordell de lui donner la main de sa fille, restait fidèle au malheur!

Malgré le peu de sympathie que lui inspirait le sportsman, Edith résolut de ne pas repousser l'aide qu'il lui offrait si généreusement, et, à défaut d'autre sentiment, elle ressentit pour lui une immense reconnaissance.

Mais il était dit que, ce jour-là, elle ne pourrait se livrer tranquillement à sa douleur.

Sans qu'elle les ait entendues venir plusieurs autos, en effet, s'arrêtèrent, soudain devant la porte du parc.

(A suivre.) José Moselli.

L'INFERNALE MARQUISE. — XXX.

En même temps, l'Ecossais perçut une exclamation étouffée. « Vive Dieu, grommela-t-il en s'élançant de ce côté, nous ne sommes pas seuls ici! » L'instant d'après, au fond d'une stalle voisine, ils se trouvaient en face d'un palefrenier couchant en cette partie de l'écurie et que le vacarme régnant dans le château avait éveillé. Le paysan, un garçon de dix-huit ans, à l'air hébété et stupide, avait allumé une lanterne faite de lamelles de corne et considérait les nouveaux venus d'un œil effaré. Evidemment, le pauvre diable n'était point à craindre; Richard qui s'apprêtait à lui enfoncer sa dague dans la poitrine abaissa son arme. « Mon garçon, lui dit-il, tâche de me comprendre, il y va de ta vie. Explique-moi où nous sommes et en quelle partie du château ouvre la porte que voilà. » Ce disant, il indiquait le large portail fermé par des vantaux donnant accès dans l'écurie. D'une voix grelottante de peur, le palefrenier répondit que cette issue donnait dans la grande cour, à moins de cinquante mètres de la porte ménagée dans l'enceinte du château. Robert et son compagnon se consultèrent; déjà, ils songeaient à seller deux chevaux et à se risquer au dehors, se disant que peut-être ils réussiraient à tirer au large avant que l'alarme fût donnée lorsque de violentes clameurs leur parvinrent. Presque aussitôt, des coups violents ébranlèrent la porte de l'écurie. « Par le diable, les misérables ont deviné que nous nous étions réfugiés ici, grommela l'Ecossais avec humeur. Allons, Robert, mon fils, il va falloir en découdre!... »

En effet, les sbires du comte de Térens et de Pierre de Chavray, après avoir tout bouleversé dans la chambre de d'Orvilly, avaient bien dû s'avouer que le jeune gentilhomme ne s'y trouvait point; mais comment avait-il réussi à la quitter? C'est ce qui ne leur avait pas été difficile de deviner, la corniche ornant la façade étant la seule issue possible. Deux hommes sur l'ordre du comte s'y risquèrent et, la minute d'après, ils prenaient pied sur le toit des communs. La lucarne du grenier solidement claquemurée acheva de les éclairer; aussitôt, M. de Térens fut averti et toute la bande descendant dans la cour se rua vers l'écurie. Sur le conseil de Pierre de Chavray, quatre hommes furent néanmoins postés sur le toit, avec mission d'enfoncer la lucarne et de prendre les fugitifs à revers. Cependant, ces derniers, comprenant que leur position devenait de plus en plus périlleuse, tenaient conseil. « Mon fils, finit par dire le vieil Ecossais, je crois avoir une idée. Elle ne vaut peut-être pas grand'chose, cependant, comme nous n'avons pas le choix... — Ordonnez, interrompit le baron, je suis prêt à obéir. — Parfait. Pour commencer, assurez-vous de ce drôle, car il serait fâcheux qu'il ouvrît à nos ennemis. Pendant ce temps, je harnacherai deux chevaux. » Déjà, la main de Robert s'abattait sur l'épaule du palefrenier qui, plus mort que vif, ne tenta pas la moindre résistance; en une seconde, il fut solidement lié et mis hors d'état de nuire.

De son côté, Mac-Clélan ne perdait pas une minute. Les chevaux prêts, il prit la lanterne et, lestement, gravit les échelons conduisant aux étages supérieurs. Parvenu au second, il prit une poignée de fourrage bien sec et, l'enflammant, l'éparpilla à droite et à gauche. Aussitôt avec une rapidité vertigineuse, le foin sec s'embrasa; en quelques minutes, une fumée épaisse, asphyxiante, emplit le vaste local. « Très bien, murmura Richard, continuons. » Sur ce, redescendant au premier étage, il y mit également le feu; après quoi, il rejoignit d'Orvilly. « Détachons les autres chevaux et attention, mon maître, » commanda-t-il. Maintenant, on commençait à percevoir les ronflements de l'incendie, lequel faisait d'effrayants progrès. Toutes les ouvertures étant closes, la fumée envahissait l'écurie, piquant atrocement les yeux des hommes qui se trouvaient enfermés, affolant les animaux que leur instinct avertissait du péril. Ce ne fut donc pas sans peine que les aventuriers parvinrent à détacher la vingtaine de chevaux installés dans les box; une fois libres, les malheureuses bêtes se précipitèrent vers la porte. Fort heureusement, Mac-Clélan avait pris soin de laisser attachée sa monture et celle de son compagnon. « A présent, qu'allons-nous faire? questionna celui-ci qui ne comprenait rien au plan du vieux soudard. — Sautons en selle et attendons, répliqua celui-ci avec un malicieux sourire qui retroussa sa moustache grise. — Mais attendre quoi? — Que ces messieurs du dehors aient enfoncé la porte, voilà tout! »

(A suivre.)

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

La capitaine Kermeur, dit Kermeur-Vent-Debout, a été condamné à vingt ans de bagne par la justice anglaise, comme étant l'assassin d'un certain Louis Després qu'il avait accueilli à bord de son navire, et qui a effectivement été tué, mais nul ne sait par qui. Par une nuit d'hiver, Kermeur réussit à s'évader du bagne de Hardmoor. Il s'introduit dans un cottage où l'on donne un bal masqué et fait croire que son costume de convict n'est qu'un déguisement. Il danse même avec une Anglaise. Puis, s'étant rendu au vestiaire, il se fait donner une capote et une casquette d'officier de marine, appartenant à un des invités. Il sort. Deux surveillants, à bicyclette, le rejoignent et l'interpellent. Il les assomme, brise une des bicyclettes et, sur l'autre, file à toute vitesse. Arrivé à Plymouth, il jette la machine dans un canal, et, profitant de sa capote d'officier de marine, se fait passer pour tel et ordonne au patron d'une vedette automobile de le conduire immédiatement à bord du cuirassé Andromachus. *L'homme obéit. Arrivé au milieu du port, Kermeur jette à la mer les trois marins composant l'équipage de l'embarcation et file vers le large. Mais à peine a-t-il dépassé le brise-lames qui abrite Plymouth que le grondement du canon lui apprend que tout est découvert.*

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

VII

Entre les nuages ouatant le ciel noir, quelques étoiles se distinguaient. Kermeur n'eut pas de peine, grâce à elles, à s'orienter. Son moteur à toute vitesse, il dirigea la vedette vers le sud-est, c'est-à-dire approximativement vers la presqu'île du Cotentin.

Bien qu'une forte houle gonflât les flots noirs, le moteur « tapait » bien. La légère embarcation, lancée avec la rapidité et la rectitude d'une flèche, crevait les molles ondulations de la Manche, laissant derrière elle un formidable bouillonnement blanc.

Kermeur, bien calé à l'arrière de la vedette, sa main droite crispée sur la barre du gouvernail, jeta un regard derrière lui. Il venait de dépasser le haut phare d'Eddystone, semblable à une haute colonne jaillie des profondeurs de la mer, et n'avait plus maintenant que les étoiles pour se diriger.

Les lumières de Plymouth avaient disparu. Plus rien en vue que l'aveuglant rayon du phare. En apparence, tout était calme. Mais Kermeur savait bien que les Anglais, avec leur ténacité innée, n'avaient pas abandonné l'espoir de le rattraper et allaient tout faire pour le capturer.

Il essuya tranquillement la pipe qu'il avait enlevée au surveillant du bagne, la bourra d'une main, l'alluma à l'aide du briquet, et, très calme, attendit les événements.

De temps à autre, il lançait un regard en arrière. Il savait que tout ce que le port de Plymouth compte d'embarcations rapides allait être lancé à sa poursuite. Mais il ne s'en émouvait pas. Un marin comme lui, ayant sous ses pieds un canot rapide, pouvait défier toutes les flottilles de l'Angleterre.

Quelques minutes — cinq ou six — passèrent. Kermeur, par prudence, avait laissé éteindre sa pipe, ne voulant pas qu'une lueur, si faible fût-elle, risquât de le trahir.

S'étant une fois de plus retourné, il fronça légèrement les sourcils.

Ses yeux d'aigle venaient de distinguer à l'horizon une demi-douzaine de points noirs qui, pour tout autre que lui, se fussent confondus avec les ondulations de la mer. Mais lui savait voir ! Ces points noirs, c'étaient des navires — des navires rapides même.

Bientôt, Kermeur put apercevoir les moustaches d'écume produites par leurs proues en fendant l'eau noire... Et, presque en même temps, il distingua les panaches de fumée vomis par leurs cheminées.

C'étaient des torpilleurs qu'on avait envoyés à sa recherche ! Des torpilleurs dont il put compter les cheminées : quatre chacun. De petits navires qui, non seulement étaient beaucoup plus rapides que la vedette et beaucoup plus gros, mais surtout, tenaient mieux la mer qu'elle.

— Rattrapé, je le serai avant un quart d'heure ! pensa Kermeur, sans s'émouvoir. A condition qu'ils me voient... Ils doivent avoir des jumelles périscopiques... ce n'est pas comme moi qui n'ai que mes yeux !... Et je veux être pendu s'ils ne m'ont pas déjà vu !

L'ancien capitaine de l'*Espérance* ne se trompait pas ! Les Anglais avaient aperçu la petite embarcation, et cela grâce au sillage glauque produit par son hélice.

Kermeur devina ce détail. Mais il ne pouvait arrêter son canot.

Quelques minutes s'écoulèrent encore. Les nuages que le vent faisait dériver dans le ciel s'abaissaient avec rapidité. Toutes les étoiles, maintenant, avaient disparu. Kermeur, pour se guider, était obligé de se fier sur les cinq torpilleurs lancés à sa poursuite et qui manœuvraient de façon à former un arc de cercle dont la vedette occupait le centre.

Brusquement, leurs cinq projecteurs scintillèrent, dardant chacun un long rayon violet qui se posa sur l'eau noire, la balaya et se fixa sur la vedette. Kermeur et son embarcation furent entourés d'une véritable auréole, d'une auréole éblouissante et sinistre.

L'ancien capitaine de l'*Espérance* eut un haussement d'épaules méprisant. Il murmura :

— Jamais !

Oui, jamais les Anglais ne le rattraperaient vivant, cela il en faisait le serment.

Des claquements secs retentirent, les claquements des mitrailleuses des torpilleurs.

Les balles firent gicler l'eau autour de l'embarcation, mais sans l'atteindre. Kermeur comprit : les Anglais voulaient seulement l'effrayer. Ils espéraient bien le prendre vivant, et aussi ne pas endommager la belle vedette de l'*Andromachus*. On est pratique, de l'autre côté de la Manche.

Kermeur se pencha sur le moteur. Il tournait vraiment à toute vitesse, donnant tout ce qu'il pouvait donner. Impossible de rien lui demander de plus. Comme arme, l'ancien capitaine de l'*Espérance* était muni d'un browning. C'était peu pour lutter contre cinq torpilleurs armés de canons à tir rapide et de mitrailleuses. Sans compter les torpilles dont la moindre eût suffi pour pulvériser cent et cent vedettes comme celle de l'*Andromachus*.

Aucune résistance n'était possible.

Les Anglais, cependant, avaient interrompu leur tir. Sans doute espéraient-ils que le fugitif, intimidé, allait se rendre...

Ils attendirent vainement. Et, voyant que la vedette continuait à filer, ils remirent leurs mitrailleuses en action. Les balles frappèrent la mer à quelques mètres à peine de la légère embarcation. Kermeur, à plusieurs reprises, fut atteint par les gerbes d'eau jaillies sous le choc des projectiles. Il eut son habituel rire muet, et, pour bien prouver aux Britanniques combien leurs procédés l'émouvaient peu, il se mit debout sur l'arrière de la vedette, la barre du gouvernail entre les pieds...

Les bras croisés, droit, immobile, insensible aux formidables bonds et aux oscillations désordonnées de l'embarcation, Kermeur-Vent-Debout apparut semblable à une statue. La quintuple clarté des projecteurs l'éclairait mieux que ne l'eût fait le soleil en plein jour.

Les Anglais, touchés malgré tout de cette témérité et de ce mépris de la mort, cessèrent de tirer pendant quelques secondes. Du torpilleur le plus rapproché, un officier cria au fugitif de se rendre.

Une faible bouffée de vent qui souffla à ce moment apporta les paroles de l'Anglais jusqu'à Kermeur. Pour toute réponse, l'ancien capitaine de l'*Espérance* braqua son browning dans la direction des torpilleurs et, par deux fois, fit feu. Inutilement, du reste. Ses balles allèrent se perdre dans la mer.

Mais les Anglais comprirent. Rien à faire. Pour s'emparer du fugitif, ils allaient devoir le rejoindre et peut-être même couler cette belle vedette, une vedette de huit mille livres sterling !...

Les torpilleurs accélérèrent encore leur allure. Des gerbes de flammes rouges, rabattues aussitôt par le vent de la vitesse, jaillirent de leurs cheminées courtes et trapues, mêlées à des escarbilles en ignition. La mitraillade cessa.

Kermeur s'était rassis. Plusieurs fois, son regard fit le tour de l'horizon.

Brusquement, la vedette pivota sur sa droite, jusqu'à ce que son avant fût tourné vers l'ouest. La légère embarcation, à plus de vingt milles à l'heure, passa à moins de cent mètres du torpilleur de droite... Ce fut si rapidement fait que les Anglais n'eurent pas le temps de profiter de la manœuvre hardie du fugitif pour essayer de l'aborder... Lorsqu'ils s'en avisèrent, c'était trop tard. La vedette, ayant franchi le cercle dans lequel ses ennemis tentaient de l'enfermer, s'éloignait de nouveau...

Elle gagna environ un mille pendant que les cinq torpil-

leurs, obéissant à leur chef de file, décrivaient des cercles concentriques afin de reprendre la poursuite dans les mêmes conditions qu'auparavant.

Or, ce n'était pas simplement pour obliger ses poursuivants à manœuvrer que Kermeur avait changé de direction ! Non.

Il avait aperçu, vers l'ouest, une légère tache blanchâtre, au ras de l'horizon, une tache qui s'était rapidement étendue et élevée au-dessus de l'eau. C'était un banc de brouillard qui approchait. C'était peut-être le salut.

Ce ne fut qu'après avoir franchi environ cinq cents mètres derrière le fugitif que les Anglais, soudain, comprirent le but de sa manœuvre en reconnaissant le banc de brume — lequel, entre temps, s'était encore étendu et rapproché. La vedette, maintenant, n'en était plus qu'à quelques centaines de mètres.

Les Britanniques sentirent, pour la première fois, que le fugitif — peut-être — pourrait leur échapper !

Leurs mitrailleuses firent entendre leur ronflement de mort. Cette fois, les balles passèrent par-dessus la vedette. Quelques-unes même l'atteignirent, crevant ses bordages un peu au-dessus de la flottaison. Cela devenait sérieux !

Plutôt que de voir le fugitif leur échapper, les Anglais préféraient l'anéantir, lui et la belle vedette.

Kermeur, d'un violent coup de barre, changea la direction de l'embarcation, déroutant ainsi le tir des Britanniques. Il zigzagua, pivota, décrivit des méandres courts ou longs, et réussit cet admirable tour de force de n'être pas atteint par les balles grêlant de tous côtés des mitrailleuses des cinq torpilleurs.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'avaient pu garder leur bel ordre. Ils se gênaient par moments pour tirer.

Kermeur, les dents serrées, regardait alternativement les bâtiments britanniques et le rideau de brume. Celui-ci s'était encore étendu et se perdait dans le ciel.

Il arrivait, semblable à une fumée, rasant l'eau noire sur laquelle il glissait... Et tout disparaissait dans son sein, la mer, les nuages, les rares étoiles encore visibles...

Mais Kermeur atteindrait-il le brouillard avant d'être rejoint par les torpilleurs? Ceux-ci manœuvraient pour lui couper la route. A la droite et à la gauche de la vedette, les deux bâtiments les plus rapides de la petite flottille avaient déjà réussi à dépasser la légère embarcation... D'un moment à l'autre, ils allaient pivoter et arriver sur elle... Ils l'aborderaient et la couleraient...

Kermeur ne le leur permit pas. Sous son impulsion, la vedette, d'un coup, vint sur sa gauche et passa derrière le torpilleur se trouvant dans cette direction. Or, sur la gauche, c'est-à-dire vers le sud-ouest, la brume avait énormément gagné.

La vedette, saluée au passage par une féroce mitraillade qui pulvérisa son moteur et creva son réservoir d'essence, eut encore assez de vitesse pour atteindre le banc de brouillard et y disparaître...

— Ouf ! Ça y est ! murmura Kermeur en essuyant de sa manche le sang qui dégouttait de son front ; une balle lui avait arraché le cuir chevelu, effleurant son crâne.

Autour de l'embarcation qui, peu à peu, perdait sa vitesse, c'était un rideau gris, impalpable, si épais que le fugitif ne pouvait distinguer l'eau baignant la vedette !

Assourdi par le brouillard, il perçut très distinctement le ronflement des turbines des torpilleurs qui, à l'aveuglette, le cherchaient. Il entendit les officiers anglais s'interpeller à l'aide de porte-voix. Le claquement de leurs appareils de T. S. F. arriva jusqu'à lui.

Présentement, il ne pouvait plus rien. Si le brouillard s'éclaircissait, il était perdu... Sinon, il avait des chances de se sauver.

Doucement, étudiant chacun de ses mouvements pour ne pas faire de bruit, il examina, pour ainsi dire à tâtons, les avaries de la vedette. Le moteur, inutilisable. Les cylindres de fonte avaient éclaté sous le choc des balles. Par chance, les projectiles avaient pulvérisé en quelque sorte la petite magnéto, ce qui avait évité que l'essence, jaillie hors du réservoir crevé, ne s'enflammât.

Si le moteur était hors d'usage, la coque elle-même de l'embarcation ne valait guère mieux. La salve qu'elle avait reçue presque à bout portant l'avait littéralement hachée... L'eau y pénétrait par d'innombrables trous.

Kermeur, à l'aide de bouchons d'étoupe grasse destinés à l'essuyage du moteur, se mit en devoir d'aveugler les brèches les plus dangereuses.

Kermeur et son embarcation furent entourés d'une véritable auréole.

Il était occupé à cette besogne, plongé jusqu'à la ceinture dans un mélange d'huile, d'eau et d'essence, lorsqu'il entendit des voix tout près de lui. Il se retourna et distingua, à moins de dix mètres de la vedette, l'étrave, tranchante comme le fer d'une hache, d'un des torpilleurs... Il vit des ombres qui s'agitaient sur le gaillard d'avant... Il entendit même les piétinements des hommes sur le pont d'acier du petit bâtiment.

Celui-ci passa presque à raser la vedette, à moins d'un mètre !

Kermeur, immobile s'attendant à tout, vit défiler devant lui la ligne lumineuse des hublots du torpilleur... Le remous des hélices faillit faire chavirer la malheureuse vedette, qui était aux trois quarts remplie d'eau. Elle dansa comme un bouchon, se balança à croire qu'elle allait sombrer, et, finalement, reprit son équilibre.

Le torpilleur avait disparu.

Kermeur se remit à l'ouvrage avec ardeur. Car les secousses éprouvées par la vedette avaient agrandi les brèches de sa coque, laquelle était presque entièrement disloquée. L'eau l'envahissait de toutes parts.

Kermeur, n'entendant plus rien, se hasarda à faire du bruit. A l'aide de quelques clous qu'il trouva, d'une clé anglaise qui lui servit de marteau, il réussit à maintenir ensemble les bordages disjoints. Une tente, qu'il imperméabilisa en l'arrosant avec de l'huile de graissage prise dans le réservoir du moteur, lui permit d'aveugler tant bien que mal les deux plus importantes voies d'eau. Et, ainsi l'embarcation, malgré le poids du moteur et de ses accessoires, put continuer à flotter.

Le brouillard était toujours aussi épais. Mais Kermeur ne savait s'il devait s'en féliciter ou s'en réjouir !... Il pouvait se considérer comme sauvé, il est vrai. Mais, d'autre part, la brume l'empêchait de s'orienter. Et les courants latéraux sont nombreux et violents dans la Manche.

Si un de ces courants l'emmenait vers le sud, tout serait pour le mieux. Mais il se pouvait aussi que le courant le ramenât en vue de la côte anglaise, dont il n'était séparé que par quelques dizaines de milles marins à peine.

Il fallait attendre !...

Kermeur se mit à la recherche de quelque chose à boire ou à manger. Il ne trouva rien... Pas une goutte d'eau potable, pas une miette de pain. La vedette de l'*Andromachus* servait à transporter les officiers du cuirassé, et aucun des marins qui la manœuvraient ne se serait hasardé à y laisser quelque chose lui appartenant en propre...

Le jour s'annonçait par une clarté jaunâtre qui, peu à peu, illuminait le brouillard.

Pas un souffle de vent, mais une humidité glaciale qui transperçait les vêtements du fugitif.

La mer était aussi lisse qu'un miroir.

Kermeur, s'étant assis sur un des bancs de l'embarcation, alluma une pipe et fuma lentement.

Des souffles d'air frais le firent frissonner. Le vent se levait. C'était bon signe !

De fait, le brouillard commença à s'éclaircir. Un lambeau de ciel gris apparut au-dessus de la tête de l'ancien capitaine de l'*Espérance*. Lentement, la brume se délaya, s'éparpilla. La surface de l'eau reparut. Puis la ligne d'horizon se distingua sur certains points; entre deux nuages, le soleil brilla.

Kermeur vit qu'il était seul sur l'eau grise. Aucune terre en vue.

Il préféra cela. Il avait craint d'apercevoir la côte anglaise !

Pourtant, sa situation n'était pas gaie. Il était obligé, presque, sans arrêt, de rejeter l'eau qui filtrait par les fentes de la coque de la vedette. Et il devait s'avouer que, si le vent prenait, si la mer grossissait tant soit peu, la malheureuse embarcation, hachée par les balles, se briserait et coulerait entraînée par son moteur...

Deux ou trois heures passèrent.

Toujours rien en vue.

Vers midi, Kermeur distingua une fumée, dans le nord — la fumée de quelque navire anglais. Il ne fit rien pour en être vu.

Il s'en repentit presque aussitôt, car le vent d'ouest reprit, creusant la mer de petites vagues. La vedette commença à danser sur les flots clapoteux. Ses membrures fêlées, fendues, fléchirent, se brisèrent les unes après les autres.

En vain, Kermeur-Vent-Debout, indomptable, fut-il partout, à étancher l'eau, à aveugler les brèches... Rien n'y fit.

Avec un craquement sinistre, la vedette, brusquement, se brisa en deux, en son milieu, sous le poids de son moteur. La partie sur laquelle était fixée la machinerie coula à pic.

L'arrière de l'embarcation s'étant retourné, flotta.

Kermeur, qui s'était précipité à l'eau pour ne pas risquer d'être accroché par quelque aspérité de l'épave et entraîné au fond, nagea vers les débris de la vedette et s'y cramponna.

Pour s'alléger, il se dépouilla de ses vêtements et de ses bottes. Il jeta son browning, et, n'ayant plus sur lui qu'une chemise et un pantalon, attendit les événements, prêt à boire sa dernière tasse s'il le fallait.

(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.

LE DERNIER EXPLOIT DE COSTAUD CHÉTIF

Le dernier enfant de la dynastie des Chétif avait un nom de baptême quelconque : Jean, Pierre, Jacques ou... Joseph. Mais on l'appelait plus communément Costaud parce qu'il était d'une force pas ordinaire qui s'était révélée dès sa plus tendre enfance. Ainsi, quand il était encore tout bébé, s'il avait à se plaindre de sa nourrice, il la prenait sous son bras et lui administrait une fessée avec le martinet qui aurait dû servir à le corriger. Plus tard, au régiment, Costaud Chétif fut infatigable. Pendant les grandes manœuvres, on le vit arpenter plus d'une fois les terres labourées, chargé de tous les sacs et de tous les fusils de son escouade. Plus tard encore, à l'âge mûr, il lui arriva de rapporter sur son dos jusqu'à la ferme les vaches fatiguées qu'il allait chercher au pâturage.

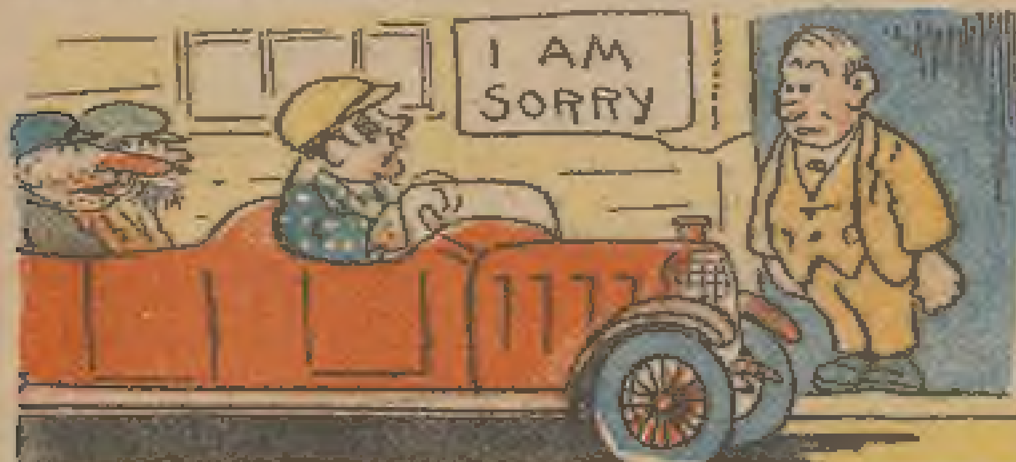
Certainement, d'exploit en exploit, Costaud Chétif eût étonné ses concitoyens jusqu'aux confins de la vieillesse s'il n'était pas tombé malade. Au sortir de cette maladie, il s'aperçut qu'il était devenu plus faible qu'un roseau. Mais il ne voulut pas en convenir. Son voisin Radirose qui lui avait envié longtemps sa réputation d'homme fort voulut ruiner cette réputation aux yeux des habitants du village : « Tu vois ce gros cochon, dit-il à Costaud. Il pèse 200 kilogs. Eh bien, il sera à toi le jour où tu lui auras fait gravir la côte de Saint-Glinglin dans une brouette. « Tope là! » répondit Costaud sans hésiter. Par exemple, si sa vanité n'avait pas été en jeu, il se serait volontiers dédit. Car il se doutait bien que le temps de ses exploits musculaires était passé.

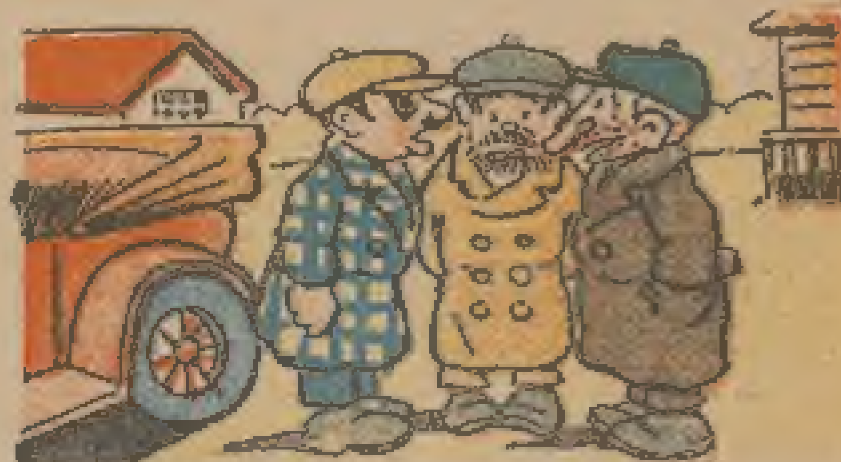
La veille du jour fixé pour sa tentative, Costaud eut une inspiration subite. Il alla trouver un hercule forain qui opérait dans la région et s'entendit avec lui en grand mystère. L'hercule promit le coup de main demandé moyennant vingt francs payés d'avance. Le lendemain, tout le village était en bas de la côte de Saint-Glinglin. Costaud Chétif fit un suprême effort pour installer le cochon dans la brouette. Puis il empoigna les brancards et : « Oh! hisse! » l'ascension de la colline commença ? « Il n'ira pas loin! » disait-on dans la foule. On se trompait. Costaud gravissait allègrement la côte, sans efforts. Pour un peu, il aurait couru. Ses concitoyens en restaient comme des tomates. Quant à Radirose, il en bavait d'épatement! « Y a un truc là-dessous! » insinua quelqu'un.

Il fallait s'en assurer. Ce n'était pas chose facile, Costaud ayant obtenu qu'on ne le suivrait pas afin de ne pas le troubler. Le fils Mouchabœuf fut chargé d'enfreindre cette consigne. Si Costaud rouspétait, on plaiderait l'inconscience de l'enfance. Donc, le jeune Mouchabœuf vint agacer Costaud. Celui-ci n'était pas patient. Voyant que le gosse persistait à le suivre, il lâcha la brouette pour se mettre à la poursuite du taquin. Un cri d'horreur s'éleva de la foule. C'en était fait du cochon! La brouette livrée à elle-même allait dégringoler la côte en avalanche. Vaine terreur! Non seulement elle ne dégringola pas, mais elle continua son ascension grâce à l'hercule forain qui, placé en haut de la colline, enroulait autour d'un treuil le fil d'acier qui traînait la brouette, ainsi que Radirose monté en toute hâte put s'en assurer.

— Depuis le temps que je vous cherche c'est pas malheureux que je puisse enfin vous mettre la main dessus.

Il y avait déjà plus de huit jours que les Pieds-Nickelés avaient quitté Chicago, abandonnant sans regrets l'existence fastueuse qu'ils menaient chez le roi du saucisson. De crainte d'être recherchés par la police pour les incidents qu'ils avaient motivés sur le champ de courses de la grande ville, ils roulaient jour et nuit, prenant à peine le temps de s'arrêter pour prendre leurs repas. « Voilà comment je comprends le tourisme, déclara ce matin-là Ribouldingue, on n'a pas la peine de s'embêter, on repart sitôt arrivé, c'est chouette ! — Oh ! mais toi, repartit Croquignol, tu as toujours eu des goûts à part. Si tu crois que c'est une existence que de roupiller en auto et d'avaler de la poussière à poumons que veux-tu ! Moi je le dis hautement, j'en ai marre et je propose à la docte assemblée de s'arrêter au premier patelin qu'on rencontrera, histoire de se dégourdir un peu les guibolles pendant un ou deux jours. — J'en suis, approuva Filochard, je crois que tout péril est conjuré et que nous pouvons villégiaturer quelques jours dans cette petite cité que j'aperçois là-bas. » Il augmenta la vitesse et, quelques instants après, l'auto s'arrêtait devant un hôtel de modeste apparence, dont le patron s'empressa au-devant des voyageurs. « Salut, futur vieillard, s'exclama Croquignol, pouvez-vous nous loger convenablement ? — Certes, répondit l'hôtelier, vous pourriez chercher bien loin pour trouver une maison aussi confortable que la mienne. J'ajouterai même que je possède encore du vin et de l'alcool. »





« Voilà qui achève de nous convaincre, dit Filochard, nous vous donnons la préférence, mettez à notre disposition trois bonnes chambres, autant de litres de vin et quelques tranches de jambon. — Pardon, messieurs, déclara le bonhomme, je suis désolé de ne pas pouvoir vous donner complètement satisfaction, mais la maison est pleine du haut en bas. Je n'ai qu'une chambre à un lit à vous offrir, deux personnes peuvent y tenir, mais comme vous êtes trois l'un de vous sera contraint de coucher avec un autre voyageur. » Les Pieds-Nickelés firent la grimace en entendant les paroles de l'hôtelier. « Mon cher monsieur, répliqua Ribouldingue, vous êtes très gentil, mais nous venons de faire un voyage très fatigant et nous avons besoin de nous reposer comme il faut. — Vous pouvez chercher ailleurs, fit l'individu, vous ne trouverez pas. Tout est complet. — On va toujours essayer, dit Filochard, et si nous ne trouvons pas, nous reviendrons. » L'hôtelier s'inclina et le trio partit à la recherche d'un meilleur gîte. Les Pieds-Nickelés s'aperçurent vite qu'on ne leur avait pas menti et, après une demi-heure de conciliabules, ils tinrent conseil. « Moi, proposa Filochard, je suis d'avis de reprendre bravement la route. Mieux vaut coucher à la belle étoile que d'être obligé de se gêner. D'ailleurs rien ne dit que nous n'allons pas trouver en route une auberge confortable. — Je me permets, dit Croquignol, de ne pas être de ton avis. Je remarquais tout à l'heure que tu t'endormais au volant de la bagnole. Faut rester ici. »

L'avis de Croquignol ayant prédominé, les trois camarades revinrent tout guillerets à l'hôtel-palace du Texas, ainsi était pompeusement dénommé l'établissement. Le patron, qui s'appelait Minter, prit un air navré en les voyant arriver et soupira : « Vous voyez que vous avez eu tort de ne pas accepter tout à l'heure, car il est arrivé deux voyageurs et j'ai dû leur abandonner la chambre disponible. Il ne reste plus maintenant qu'une place, dans un lit. » Minter recula précipitamment, tant les Pieds-Nickelés prirent un air furibond. « Je vous en prie, ne me prenez pas pour responsable de cet état de choses, messieurs, supplia-t-il, j'ai cédé depuis longtemps ma chambre et je couche dans l'écurie sur de la paille. — Après tout, cria Ribouldingue, à la guerre comme à la guerre, nous roupillerons à tour de rôle, voilà tout. Puisque vous avez du pinard et de la gnole, les deux qui ne fermeront pas l'œil s'humecteront le cornet. — La combine ne me déplaît pas, fit Croquignol, je demande à passer la nuit blanche. » La proposition de Croquignol ne fut pas retenue et l'on décida que chacun dormirait trois heures au bout desquelles il serait réveillé pour être appelé à boire. S'étant arrêtés à cette solution, les Pieds-Nickelés commencèrent par commander un bon dîner et s'attablèrent joyeusement dans la salle commune de l'hôtel palace du Texas. « Ça va un peu mieux, observa Filochard au bout d'un quart d'heure, la cuisine n'est pas trop mauvaise ici et somme toute on aurait pu tomber plus mal. »

Minter, l'hôtelier, vint trouver ses clients et leur dit : « J'ai pensé qu'il vous serait agréable de connaître tout de suite votre compagnon de lit. Aussi, je viens vous l'indiquer. » Il désigna un gros bonhomme qui s'empiffrait à une table et qui ne s'inquiétait de personne. « Est-ce que vos lits sont très grands ? s'inquiéta Filochard, ce type-là compte pour deux, c'est effrayant. J'ai une vague idée que nous allons passer une nuit atroce. S'il n'y avait pas la question du vin, il y a longtemps qu'on aurait pris la poudre d'escampette. — Attendez-moi, les aminches, dit soudain Ribouldingue, je vais revenir. J'en ai pour deux minutes. » Il traversa la salle et vint se planter devant le dîneur solitaire. « Monsieur, fit-il, je dois partager votre couche, comme on a dû vous le dire, alors je viens vous demander de ne pas trop manger, afin qu'il me reste une petite place dans le plumard. Ça n'est pas que je sois gros, mais votre ventre me fait l'effet de s'enfler à vue d'œil. » L'homme crut qu'il était en présence d'un mauvais plaisant et, sans mot dire, sortit de sa poche un revolver qu'il plaça à côté de son assiette. Ribouldingue sentit la moutarde lui monter au nez et appela l'hôtelier qui accourut inquiet. « Vous êtes témoin, déclara-t-il, que cet olibrius sans aucune provocation de ma part m'a menacé de son pétard. Veuillez prendre note que si demain matin on le trouve en morceaux, ce sera de sa faute exclusivement. » Ayant parlé ainsi, le Français s'éloigna tranquillement en souriant.

Or, il se trouva que le gros homme, malgré son air grognon était l'être le plus poltron qu'on put rêver. Il blêmit en entendant Ribouldingue s'exprimer de la sorte et dit à Minter d'une voix tremblante : « J'espère que vous saurez me protéger et que vous avertirez le shérif, je ne tiens pas du tout à laisser ma peau dans votre hôtel. — Mais je vous assure, monsieur, reprit l'hôtelier, que ce voyageur a voulu plaisanter, je le connais depuis quinze ans, c'est un garçon qui ne ferait pas de mal à une puce. — Malgré ce que vous dites, déclara le personnage obèse, je vais le trouver afin de m'expliquer avec lui. » Il se leva et, s'approchant de la table où les Pieds-Nickelés dînaient gaiement, dit en mettant son chapeau à la main : « Un petit malentendu s'est produit, je désire le réparer, il paraît que je dois coucher avec l'un d'entre vous, messieurs. J'avais mal compris, il y a un moment. — Ah! vous mettez de la flotte dans votre pinard, s'écria Ribouldingue, ça va, prenez une chaise et asseyez-vous. C'est avec tous les trois que vous devez vous plumarder, mon vieux, mais ne faites pas une trompette pareille, on doit se relayer et vous n'aurez pas à souffrir une seconde de notre présence. Je tenais simplement à attirer votre attention sur ce fait que mes copains et moi-même avons un sens très développé de la justice. A chacun son dû. Si vous usurpez une partie de la place qui doit nous revenir, nous n'hésiterons pas à vous rappeler à l'ordre, avec tous les moyens possibles et imaginables. »

Waller, ainsi se dénommait le gros bonhomme, eut un soupir et répondit : « Je suis l'homme le plus sociable qu'on puisse trouver dans tous les Etats-Unis. On s'entendra toujours. Permettez que je vous offre une bonne bouteille. Heureusement qu'il en reste dans ce charmant pays et c'est pour cela, d'ailleurs, qu'il est si fréquenté. — On ne voudrait pas vous faire injure, gentleman, dit Ribouldingue, et nous acceptons. Holà, Minter, à boire, on crève de soif, ici. C'est môssieu qui paye. » L'hôtelier, charmé de voir que la querelle s'arrangeait au mieux de ses intérêts, se hâta d'apporter deux bouteilles et les quatre hommes trinquèrent joyeusement. Waller n'avait pas l'entraînement des Pieds-Nickelés, aussi ne tarda-t-il pas à divaguer. « Il t'en faut peu pour te rendre schlass ! s'esclaffa Croquignol, va donc te coucher, eh ! ballot. Tu n'as pas de résistance et tu seras mieux dans « notre » lit. » Waller se laissa convaincre assez facilement et après un dernier verre finit par partir. Quand il eut tourné les talons, les Pieds-Nickelés se préoccupèrent de déterminer d'abord qui irait se coucher le premier. Tous déclinaient cet honneur et il fallut tirer à la courte paille. Ce fut Filochard que le sort désigna. « Ce qu'il y a de tordant, dit-il, c'est que je n'ai pas envie de fermer l'œil. Enfin, je m'incline et je me débine, mais n'oubliez pas dans trois heures de venir me chercher, sans quoi vous m'entendrez faire du raffût. » Il gagna la chambre où était déjà Waller.

Le voyageur ronflait à poings fermés et se tenait en travers du lit. « Je m'en doutais, grogna Filochard, je vais être obligé de me donner un mal de chien pour remettre cette futaille à sa place. Hé ! le type, faudrait voir à t'ôter de là! Je veux être au bord du pajot. Il est sourd comme deux pots. Comment faire pour le déplacer? Je parie qu'il pèse au moins dans les cent cinquante kilos. Une plume à soulever, quoi! Et l'animal ne bouge pas plus qu'une souche. » Il essayait de pousser Waller doucement sans pouvoir y arriver. De guerre lasse, il prit le pot à eau et le vida en partie sur la tête du dormeur. Ce procédé réussit, car le gros homme se dressa soudain en sursaut en disant : « Ah! ça n'est que vous? Je croyais que j'étais tombé dans les chutes du Niagara. Vous m'avez réveillé un peu brusquement, mais vous avez bien fait. Ici-bas, chacun a droit à sa part de sommeil. Je suis saoul, mais je sais dire la vérité. — Allez, oust, caltez dans la ruelle, se fâcha Filochard, je n'ai pas le temps d'écouter vos boniments à la peau de toutou. » Waller, intimidé par l'accent autoritaire du Français, n'insista pas et obéit. Il se rendormit d'ailleurs immédiatement et commença à ronfler. « Oh ! là! là! s'impatienta Filochard au bout d'un instant, est-ce que ce type-là pendant trois heures va me jouer du saxophone de cette façon? Si j'avais un bouchon, je le lui enfoncerais dans l'arrière-gosier. » Il finit en désespoir de cause par se coucher à son tour et se couvrit la tête pour ne pas entendre son voisin de lit. Mais il n'y parvint pas.

Filochard était si fatigué que, malgré les ronflements de Waller, il s'endormit. Il y avait une demi-heure qu'il était plongé dans un profond sommeil, lorsqu'il reçut un coup sur le nez. « Hein? fit-il, persuadé que les trois heures étaient déjà écoulées et qu'on venait prendre sa place, c'est toi, Ribouldingue? Pourquoi n'as-tu pas allumé l'électricité? » Un nouveau coup lui fit comprendre ce qui se passait. Waller, petit à petit, avait repris toute la place disponible et, tout en dormant, se débattait en proie sans doute à quelque cauchemar. « Ah! le gros veau ! se fâcha une fois de plus Filochard, il ne sera content que lorsqu'il aura récolté un marron. Quel mauvais coucheur que ce frère-là! Je vais le dresser et il n'aura pas envie de repiquer au truc. Attrape, mon vieux. » Il se dressa sur son séant et envoya une riposte à Waller, qui la reçut sur le nez. « Au voleur! A l'assassin! hurla le bonhomme. Au secours! » Filochard était furieux. « Taisez-vous donc, abruti, s'écria-t-il, ce n'est pas la peine de réveiller toute la maisonnée, parce que je vous ai envoyé une chiquenaude. — Une chiquenaude, gémit l'autre, vous allez un peu fort, l'ami. Je sens que mon nez enfle et je suis sûr qu'il va saigner. Avouez que vous avez voulu me jouer une farce. » Filochard ne répondit pas, car le patron de l'hôtel venait d'entrer dans la chambre, une carabine au poing. « Que se passe-t-il? interrogea-t-il, je vous défends de faire autant de bruit. Il y a des gens qui veulent dormir, messieurs. » (A suivre.)

Sur la passerelle du steamer « Brighton », le professeur Combilas causait avec lord Hamptell, l'un des plus riches propriétaires fonciers du Royaume-Uni. C'était la première fois qu'ils se rencontraient, mais un commun amour de la philatélie, découvert par hasard, les avait presque jetés dans les bras l'un de l'autre.

Lord Hamptell feuilletait un carnet de timbres anciens, le professeur qui passait à ce moment s'était extasié.

— Ah ! les jolies pièces !

La glace était brisée; on avait bavardé, on avait même fait des affaires; lord Hamptell ayant consenti à partager un petit lot de vieux timbres pontificaux qu'il venait d'acheter la veille en Piémont, pour une bagatelle : quelques centaines de francs.

On s'était promis de se revoir à Londres et, tandis que s'estompaient dans le lointain les côtes d'Angleterre, les deux hommes faisaient des projets d'échange qui devaient êtres fructueux pour chacune des parties, également désintéressées.

— Dans combien de temps arriverons-nous à Newhaven? demanda le professeur dont l'estomac commençait à se trouver fort mal de l'état de la mer, ce jour-là suffisamment houleuse.

— Dans moins d'une heure, dit lord Hamptell.

— Et il est?...

Le flegmatique Anglais entr'ouvrit son pardessus pour donner à son nouvel ami le renseignement qu'il sollicitait, mais, tout à coup, son visage se tendit.

— Eh bien? fit le petit homme, qu'y a-t-il?

— Il y a, reprit le blond enfant de la grande Albion, que l'on vient de me voler ma montre.

— Ah bah !

— Oui... et voilà moins d'une heure.

Le professeur Combilas possédait un régulateur superbe — qui ne marchait jamais — mais auquel il tenait comme à ses derniers cheveux, parce qu'il lui avait été offert, vingt ans plus tôt, par un groupe d'élèves reconnaissants; d'un geste inquiet, le digne collectionneur tâta son gilet fleuri : la fameuse montre avait disparu.

— Sac à papier ! dit le vieillard, voilà qui est fort ! J'ai tiré ma montre il y a dix minutes à peine, par habitude. Cela tient du prodige... Décidément, en notre siècle de progrès, il se passe d'étranges choses !

— Il faut aviser le commandant de votre aventure, proposa lord Hamptell.

— Soit !

Ils allèrent trouver le commandant qui, d'instinct, porta la main à son gousset : son « oignon » était absent; envolé comme un simple passereau.

— All right ! fit le commandant qui tenait à faire valoir ses connaissances linguistiques en employant cette locution anglaise, d'ailleurs peu appropriée à la circonstance.

— All right ! on m'a volé la montre de mon père !

— Hip ! hip ! surenchérit le lord, le voleur est un adroit coquin, sa dextérité est énorme, je serais heureux de faire sa connaissance.

— Moi aussi, reprit le marin, ne serait-ce que pour le remettre en arrivant aux mains des policemen.

— Je m'en charge, moi ! affirma le professeur Combilas.

— Et comment? fit le lord.

Le petit homme sourit :

— Laissez-moi faire; vous aurez ensuite le plaisir de la surprise.

— Je tiens le pari de dix couronnes que vous ne trouverez pas le malfaiteur, proposa l'Anglais.

— Je l'accepte !

Les trois hommes se séparèrent, tandis qu'une sourde rumeur parcourait la foule des passagers qui, les uns après les autres, constataient la disparition de leur montre.

Lord Hamptell qui, sans doute, voulait récupérer le prix du bijou subtilisé répétait à tous les échos :

— Je parie dix contre cinq qu'on ne pince pas le voleur.

Cependant, le commandant dit au second :

— Faites descendre tout le monde dans les cabines pour la visite des bagages.

— Mais... objecta le lieutenant, il n'est pas probable que le voleur ait caché dans sa valise le produit de ses larcins; il a, sans doute, toutes les montres sur lui.

— Qu'on fouille tous les passagers; je ne veux pas perdre l'oignon qui me vient de mon père.

— Sans doute... ce sentiment est louable... reprit le second du *Brighton*, cependant... réfléchissez... il y a à bord des gens considérables... des personnages importants qui ne nous pardonneraient pas cette injure... Lord Hamptell... le professeur Cornélius Combilas.

Le petit homme, qui n'avait rien perdu de ce dialogue, s'avança et dit :

— Pour moi, j'accepte d'être fouillé, parce que j'estime qu'il est du devoir des honnêtes gens de faciliter la recherche des voleurs, seulement, tout le monde ne pense pas comme moi, et j'en sais qui ne voudront pas se prêter à une formalité qu'ils jugent humiliante.

— Que faire?... demanda le commandant, perplexe.

— Avez-vous à bord un appareil de radiographie?

— Non.

— Ah !... c'est dommage.

— Tout ce que je puis vous offrir, dit le commandant gouailleur, c'est une lanterne magique.

— Ah bien ! dit gaiement le professeur, je l'accepte.

— Et vous pensez, avec cet instrument, découvrir le coupable?

— C'est-à-dire que j'en suis sûr.

— Il est fou ! pensa l'officier.

Puis, se souvenant fort à propos qu'il ne faut jamais contrarier les manies des innocents, il ajouta :

— Venez avec moi, je vais vous donner ma lanterne; puisse-t-elle éclairer la vôtre, et me faire retrouver la montre de mon père !

Sans perdre de temps, le professeur disposa l'appareil au fond d'une chambre noire, puis, au centre de la pièce, il plaça un fauteuil de reps rouge sur lequel il jeta quelques pincées de poudre de talc qu'il avait trouvée dans la cale.

Il vint retrouver le commandant et lui demanda de prier tous les passagers de se réunir dans le salon des premières, voisin de l'étroit quadrilatère dans lequel il avait placé sa lanterne.

Quand les voyageurs furent assemblés, il leur tint ce langage :

— Messieurs, il y a parmi nous un pickpocket fort habile, vous en savez quelque chose — moi aussi d'ailleurs, — il importe qu'il soit démasqué avant l'arrivée de notre paquebot dans le port de Newhaven; par respect pour votre personne, le commandant se refuse à faire pratiquer une fouille générale; toutefois, il vous demande de bien vouloir individuellement consentir à vous soumettre à un examen radiographique. Nous avons de bonnes raisons de croire que le coupable n'est pas parmi nous — mais qu'il fait partie de l'équipage de fortune que la Compagnie a été obligée d'engager sur-le-champ — ou plutôt sur le port, en raison de la récente grève des inscrits maritimes; aussi, pour ôter à l'expérience tout caractère d'inquisition, le commandant a décidé que chaque personne pénétrerait dans la chambre noire *en l'absence de l'opérateur* qui demeurera de l'autre côté de la cloison. Trente secondes de pose seulement seront nécessaires; cependant, nous prions instamment messieurs les passagers de bien vouloir prendre place dans le fauteuil qui se trouve au centre de la pièce; étant donnée la position de l'appareil, *cette condition est essentielle;* ne pas la remplir serait rendre l'épreuve illusoire, et MM. les officiers espèrent que chacun voudra prouver son innocence et sa bonne volonté !

— Ça y est, pensa le commandant, le bonhomme est fou ! Voilà qu'il veut leur montrer la lanterne magique.

Pourtant, désireux de voir jusqu'où irait cette plaisanterie, et comment elle se terminerait, il décida de laisser le professeur « opérer » à sa guise.

Un clergyman, spontanément, offrit d'inaugurer le fauteuil. Homme ponctuel, il resta trente secondes dans la cabine et en ressortit satisfait, en déclarant que la radiographie était tout de même une belle invention, et que l'appareil fonctionnait à merveille...

Le professeur rayonnait — c'est le cas ou jamais d'employer cette figure de rhétorique ! — ses petits yeux pétillaient de malice chaque fois qu'il voyait ressortir un passager de la cabine.

Bientôt, il ne resta plus qu'un groupe de gentlemen fort distingués, parmi lesquels se trouvait le flegmatique lord Hamptell.

— Eh bien, milord, dit familièrement le petit homme à son nouvel ami, voulez-vous donner l'exemple à ces messieurs?...

— Haô ! Volontiers !

Lord Hamptell, en souriant, pénétra

dans la chambre noire. Il ressortit trente secondes plus tard, satisfait, déclarant que rien n'était plus drôle que les rayons X et qu'il commanderait un appareil semblable pour voir dans les poches de ses fripons de domestiques, puis, montrant la cabine au professeur Combilas, il remarqua :

— Et vous, mon cher collègue, vous n'en essayez pas ?

— C'est inutile ! dit le petit homme.

— Pourquoi ?

— Parce que le coupable vient de se dénoncer.

— Hao ! pas possible !... Quel est-il, s'il vous plaît, que je le complimente ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Pas le moins du monde.

— C'est vous-même, affirma sans sourciller le professeur Combilas.

— Moi ?... Hao... c'est une plaisanterie.

— Non pas.

— Moi... lord Hamptell... un voleur... on ne vous croira pas.

— Je ne sais pas si vous êtes lord Hamptell et si lord Hamptell existe bien réellement, mais je suis certain que c'est vous qui m'avez pris ma montre.

— A moins que ce ne soit vous, master, qui m'ayez pris la mienne.

— C'est bien simple, reprit sans se déconcerter le petit homme, si je me trompe, donnez-moi votre pardessus.

— Naô ! fit le pseudo-lord, j'attraperais froid.

— Puisque vous refusez, je persiste à croire que vous êtes le voleur.

Deux agents de la Sûreté qui s'étaient jusqu'alors tenus à l'écart s'avancèrent et dirent poliment :

— En effet, monsieur, vous n'avez pas de meilleur moyen de vous disculper. Veuillez vider vos poches ou nous serons contraints de vous fouiller.

— Je me plaindrai à Sa Gracieuse Majesté ! menaça le voyageur soupçonné.

— Nous vous en laissons la ressource.

Voyant que ses protestations n'en imposaient à personne, et que les policiers allaient mettre leur menace à exécution, l'homme prit le parti d'avouer :

— Eh bien, oui, dit-il dans le plus pur accent britannique, je reconnais avoir volé les montres, je les ai dans mon pardessus, je consens à les rendre. Je suis le célèbre pickpocket W. Richardson et je sais être beau joueur !

Il tendit tout d'abord la montre du commandant.

— Tenez, monsieur, reprenez l'oignon de votre père ; il m'a porté malheur, seulement une autre fois, ne l'emportez pas avec vous. Vous y attachez un grand prix ; pour tout autre, il n'a aucune valeur, le pickpocket qui vous le ravirait ferait un marché de dupes et vous seriez mécontents tous les deux.

Pour donner une haute idée de sa mémoire et de son esprit d'observation, il remit à chacun la montre qui lui appartenait en y ajoutant gracieusement un conseil.

— Et votre propre montre ? demanda le professeur.

— Le plus drôle, c'est qu'on me l'a volée, excusez-moi, monsieur, un instant j'ai pensé que c'était vous !

— Oh !

— Rassurez-vous, mes soupçons n'ont pas tardé à se dissiper. Je me suis rappelé soudain qu'un monsieur m'avait bousculé en montant dans le train à la gare Saint-Lazare ; c'était un confrère, grand bien lui fasse !

— C'est possible, mais en attendant les preuves nous vous mettons en état d'arrestation.

— Vous n'en avez pas le droit, je suis citoyen anglais.

— Soit, nous vous remettrons entre les mains des représentants de la loi de votre pays.

Le professeur Combilas était radieux.

— Milord, et ce pari... Je vous avais bien dit que je le gagnerais.

— Vous aviez raison.

Le voleur fouilla dans son porte-monnaie et tendit des couronnes à son heureux adversaire, mais ce dernier les refusa.

— Merci, dit-il, je vous en fais grâce, il ne m'est pas possible d'accepter de l'argent d'une source que j'ignore.

— En ce cas, reprenez donc ce billet de 500 francs que vous m'avez donné pour prix de mes timbres.

— Pourquoi ?

— Ils sont faux.

— C'est impossible ! protesta le petit homme touché dans son amour-propre de collectionneur.

— Croyez-en ma parole, c'est moi qui les ai fabriqués.

Il n'y avait plus rien à objecter. Le professeur reprit son billet bleu, et rendit les vignettes.

A ce moment le steamer entrait dans le port de Brighton.

Le commandant prit le bras de M. Combilas.

— Enfin, monsieur le professeur, me direz-vous comment vous avez découvert le coupable, car ce n'est pas avec ma lanterne, n'est-ce pas ?...

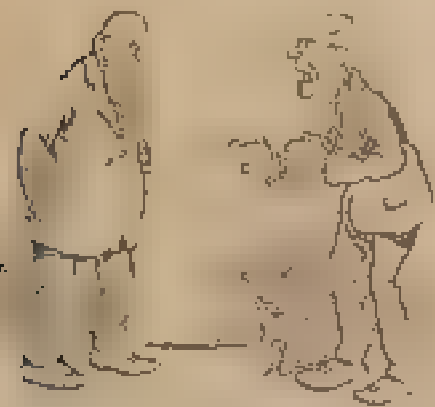
— C'est bien simple ! expliqua le petit homme, j'avais saupoudré le fauteuil de poudre de talc ; ceux qui n'avaient rien à redouter se sont assis [illegible]

[illegible] pable, par contre, s'est dit immédiatement : « Je ne m'assoirai pas. » Il ne s'est [illegible]

— Très fort, approuva le commandant, puis, reprenant [illegible] terno, il l'emporta et conclut :

— Je vais la garder préc[illegible] car, à pré[illegible] gique !

MACHIAVÉLISME



Farineux tenait sa belle-mère en une sainte horreur ! C'est une chose qui arrive à beaucoup de personnes. Il avait même coutume de confier à ses intimes : « Ah ! ma belle-doche, que je l'étranglerais volontiers, la rosse, si j'étais sûr d'être acquitté ! » Mais voilà, Farineux craignait que le jury de la Seine, ne voulant pas admettre dans ce zigouillage le crime passionnel pour lequel il usait de tant de mansuétude, ne procédât pas à son égard de la même indulgence. C'est pourquoi il résolut d'user d'un procédé moins brutal mais infiniment plus subtil. Farineux avait remarqué que belle-maman tous les jours sans en excepter un seul se rendait au Bois où elle s'installait sur son pliant dans l'allée des Platanes, sous le cinquième arbre à main gauche. « Je vais lui faire avoir une sale histoire, » jubila-t-il le jour où il fit sa constatation. S'installant dans un café avec tout ce qu'il faut pour écrire, il ouvrit un Bottin à une page quelconque, prit au hasard le nom d'un honorable négociant, et, clamant en lui-même : « Je tiens ma vengeance, » il trempa dans l'écritoire sa bonne plume de Tolède et traça sur le bristol la lettre anonyme suivante, dont nous reproduisons servilement les termes :

— Dites donc, la petite mère, il est plutôt moche votre pinard !

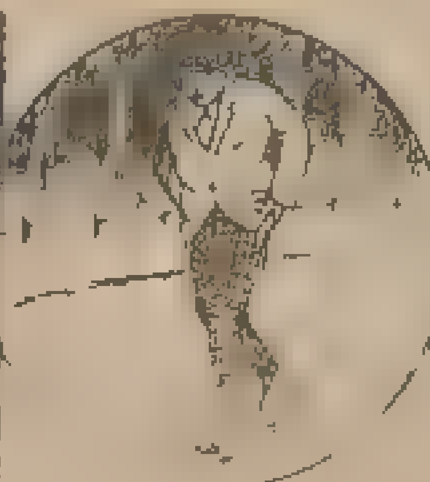
— Pour un aveugle, vous êtes bien regardant.

« Monsieur, je possède les preuves que vous êtes un escroc et un faussaire. Vous avez donc intérêt à venir demain au Bois et à remettre à la personne qui sera assise sous le cinquième arbre à gauche de l'allée des Platanes une somme de 1.000 francs. Faute de quoi, je fais des révélations. La dame de l'allée des Platanes. » Ce plan était véritablement machiavélique, et Farineux ne doutait pas d'une chose. C'est que le notable commerçant, indigné, allait prévenir le commissaire qui ferait coffrer belle-maman pour tentative de chantage, et il se délectait à l'avance, cette petite crapule de Farineux. Le lendemain, dissimulé derrière un arbre, il guettait anxieusement les événements et sa belle-mère quand un monsieur replet déboucha d'une allée transversale, passa devant belle-maman et lui glissa dans la dextre un fafiot de mille balles. Puis, le monsieur replet s'éclipsa pendant que la belle-mère de Farineux, épatée, serrait le billet de banque dans son réticule. Et Farineux ne put que déplorer sa déveine en constatant que, sur un nom choisi au hasard dans le Bottin, il était tombé sur un individu qui n'avait pas la conscience nette.

LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP. — XIX.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Le millionnaire Bernard Loubadre, qui habite Paris avec le docteur Fary, doit sa fortune à l'assassinat d'un Brésilien. Un ancien compagnon de millionnaire, Duine, possède les preuves de cet assassinat. Il lui fait verser francs pour prix de son silence. Le docteur Fary, qui est un gredin comme Loubadre, entreprend de tuer le maître chanteur. Mais ce dernier, qui sous le nom de « Loup », est le chef d'une bande, réussit à se sauver, sans que le médecin le sache. Il se réfugie dans un asile d'aliénés d'où il sort à volonté. A son tour, il fait tomber le millionnaire et son médecin dans un guet-apens, leur extorque à nouveau 5000.000 francs. Loubadre et Fary réussissent à la séquestration dont ils sont l'objet. Le « Loup » et sa bande, surpris par deux agents, les ont prestement étranglés. Le « Loup » réintègre l'asile.*

Il paraissait si peu d'humeur loquace que Calville, pénétré d'une craintive admiration pour le misérable, n'osa insister. Il ouvrit la porte qui faisait communiquer son poste de gardien avec la chambre de Duine. Selon le règlement il devait surveiller le pensionnaire par un judas percé dans le mur à hauteur de son propre lit, mais tandis que la porte était toujours close et verrouillée. Le Loup entra dans sa chambre et sourit en apercevant un mannequin fabriqué avec des habits et un bonnet de coton placé entre les draps. Calville pensait à tout et, en prévision d'une ronde du gardien-chef, avait décidé de procéder ainsi toutes les fois que le bandit découcherait. Duine n'avait pas menti en disant que la fatigue brisait ses membres. D'un tempérament très nerveux, il résistait aux émotions les plus terribles, mais ensuite il ressentait fortement le contre-coup. Il possédait par contre cette merveilleuse faculté de pouvoir s'endormir à volonté. Il prit le mannequin, le jeta sous le lit, se déshabilla avec promptitude et se coucha. Cinq minutes plus tard, Calville qui de l'autre côté de la cloison se tournait et retournait sur son grabat, entendit un souffle régulier s'élever. Il ouvrit le judas, tourna un commutateur qui allumait une veilleuse au verre bleuté et considéra le Loup longuement. « Quel homme! pensa-t-il. Rien ne l'abat. C'est prodigieux. Je ne sais pas comment il fait. » Le scélérat finit par éteindre la veilleuse et refermer le judas. Depuis que Duine était devenu son pensionnaire, il ne vivait plus. Il lui tardait de voir le chef des Louveteaux quitter l'asile. C'était un gaillard décidé à tout, mais qui avait une âme aussi molle que timorée. Il redoutait d'être compromis dans une affaire par trop sensationnelle et d'être arrêté. Il se repentait à présent de s'être laissé entraîner à sympathiser avec les complices d'Albert Duine et de jouer un rôle qu'il jugeait par trop dangereux. Il parvint toutefois à trouver à son tour le sommeil. A la même heure, Bernard Loubadre et le docteur Fary qui étaient arrivés à Paris dans le courant de l'après-midi, se trouvaient non loin de là, à Saint-Mandé. La maison de leur adversaire les attirait.



Fary avait conçu le projet d'y pénétrer. Cachés dans le bois, ils hésitaient, ne sachant si quelqu'un n'allait pas surgir pour les attaquer. Ils allaient cependant se décider lorsque Tievec apparut sur la route. Selon les instructions qui lui avaient été données par le Loup, il venait se mettre à son poste. « Trop tard, gronda Fary en le voyant pénétrer dans le jardin, il faudra revenir à un autre moment. J'avais le pressentiment qu'un danger nous menaçait. » Tievec se rappelait les termes dans lesquels Albert Duine, lui avait confié sa mission. Il se promettait de faire bonne garde et de ne pas se laisser surprendre. Mais tout en traversant le jardin de la maison de Saint-Mandé, il pensait : « Le chef ne doute de rien. Il s'imagine que je suis d'acier comme lui. Je l'ai vu rester trois nuits sans dormir, ça me serait impossible. Qu'il arrive ce qu'il voudra, je suis rompu par les fatigues extraordinaires qu'on nous a imposées ces jours-ci. Je vais me coucher. Pour monter la garde ici, il faudrait être au moins deux. D'ailleurs, Loubadre et Fary ont été assez étrillés aujourd'hui. Ils doivent s'estimer heureux d'avoir réussi à sauver leur peau. Ils se cachent et n'ont aucune envie de venir nous retrouver. » Tievec était, en effet, arrivé à un tel degré de lassitude, qu'il pouvait à peine tenir debout. Il pénétra dans la maison et commença par l'inspecter. Il se convainquit vite que la meilleure pièce pour se reposer serait la chambre d'Albert Duine. Il barricada toutes les portes et les fenêtres, puis se jeta tout habillé sur le lit du Loup, après avoir éteint l'électricité. Il venait de décider qu'il dormirait jusqu'au lendemain midi. Bernard Loubadre et le docteur Fary avaient attendu quelques instants avant de s'éloigner. Le médecin ne décolérait pas. « J'aurais pourtant voulu pénétrer dans cette bicoque, murmura-t-il, je suis à peu près sûr que le cadavre d'Albert Duine y est encore. Je voulais te montrer comment je m'en suis tiré. Cela t'aurait donné peut-être confiance dans l'avenir, car tu me fais l'effet d'être singulièrement découragé. Pourquoi te laisser abattre de la sorte? »

Bernard Loubadre, depuis que la bande du Loup lui avait montré de quoi elle était capable, ne cessait de gémir. Il répondit à son ami : « Tu as toujours aimé les aventures, toi. Je ne peux m'empêcher de regretter le bon temps où ce misérable d'Albert... — Tu te rabâches. Ce ne sont pas tes lamentations qui modifieront quoi que ce soit à la situation. — Lucien, je suis homme d'action tout autant que toi. J'estime que nous ne devons pas partir avant d'être fixés sur le sort de Duine. — Comment, tu en doutes encore? — Oui. Après ce qui nous est arrivé, je crois qu'il y a à la tête de la bande un chef et que si ce chef n'est pas Albert, nous devons le redouter au même titre que lui. Es-tu si certain de l'avoir tué? — Combien de fois faudra-t-il te répéter que j'ai laissé Duine dans sa chambre, toutes portes et croisées fermées, le robinet d'un radiateur à gaz grand ouvert. — Entrons dans cette maison. » Le docteur Fary leva les épaules et s'exclama : « Tu fais bon marché de ce type que nous avons vu. Qui te dit d'abord que nous n'allons pas nous heurter à plusieurs adversaires. Ils doivent être à un bon moment. Bernard Loubadre finit par avoir gain de cause. Les deux scélérats revinrent sur leurs pas, en se dissimulant du mieux qu'ils purent contre le mur qui longeait la maison du Loup. Ils observèrent, aux lueurs qui filtraient entre les interstices des volets, la promenade de Tievec à travers les pièces. Ils se convainquirent vite, au bout d'un instant, que le personnage devait être seul. Le docteur Fary, on le sait, était homme de décision. Il entraîna son ami dans le jardin. Il indiqua à Loubadre de quelle façon il avait pénétré à l'intérieur de la demeure, lorsqu'il y était venu avec l'intention de tuer Duine. Il déclara qu'il allait recommencer le même tour de force. Le millionnaire l'approuva. S'aidant de crampons fixés dans la façade, le médecin se hissa à la force du poignet. Malgré l'obscurité à peu près complète qui régnait, Loubadre suivait des yeux l'ascension de son compagnon jusqu'à la lucarne du grenier. Il avait été convenu qu'il resterait là, le browning à la main, aux aguets. Il attendit une demi-heure. Aucun bruit ne sortait de la maison.

(A suivre.)

Le célèbre docteur, Chrysostome Hoplath, était connu dans le monde entier, et même beaucoup plus loin, pour ses remarquables études aussi approfondies que documentées, sur les microbes, les tiers et quarts de crobes, et même les crobes tout entiers.

Dans son cabinet de travail dont il avait fait un vaste laboratoire; au milieu de ses livres, de ses éprouvettes et de ses cornues, il avait passé des nuits à étudier le moyen le plus efficace de détruire les microbes dont il se montrait l'adversaire acharné autant que redoutable...

Au cours d'une conférence inoubliable et très applaudie qu'il avait donnée dans la salle du « Veau qui chique », l'illustre savant avait péremptoirement affirmé que le feu était encore le moyen le plus efficace pour se débarrasser du fléau microbien.

« Le feu purifie tout ! » Telle était la devise de Chrysostome Hoplath.

Non content de porter partout la bonne parole, il prêchait par l'exemple, ce qui vaut beaucoup mieux, et ne sortait jamais sans se munir d'une petite lampe de poche.

Cette lampe à alcool était devenue son vade-mecum. Avant de poser sa main une sur le bec-de-cane d'un magasin, lorsqu'il allait rendre une visite ou faire un achat, son premier soin était de passer ladite poignée à la flamme.

Sa lampe à alcool lui servait également à passer à la flamme la rampe de son escalier lorsqu'il rentrait chez lui.

Comme il avait plusieurs fois failli mettre le feu à l'immeuble, et qu'avec son système de désinfection il dégradait le bois de la rampe, le concierge s'était permis de lui faire quelques timides observations à ce sujet.

Il n'avait obtenu pour toute réponse qu'un regard de mépris et le qualificatif de « barbare ! »

Certain soir qu'il utilisait son inséparable lampe afin de flamber le bouton de cuivre avant de sonner le portier, il fut sur le point d'être passé copieusement à tabac par deux braves agents qui, au cours de leur ronde, étant témoins de son singulier manège, l'avaient pris pour un nocturne cambrioleur.

Une autre fois, comme il sortait sa lampe dans la rue, il fut repéré par un ouvrier zingueur qui, la cigarette à la main, lui dit :

— Ça s'rait-y un effet de votre obligeance, mon prince, de m'abouler un peu de feu?

Le savant lui tendit sa lampe, et le zingueur ayant allumé sa cigarette, lui tendit spontanément la main, pour le remercier de sa complaisance.

Cédant à sa manie microbophobienne, Chrysolome ne manqua point d'aseptiser cette main noircie de travailleur en la passant à la flamme.

Le zingueur poussa le hurlement du tapir qui s'est fait coincer la trompe dans une encoignure de porte, et s'imaginant que le vieux savant avait voulu lui faire une mauvaise blague, il l'en récompensa sans plus tarder par un maître coup de poing asséné sur son haut de forme qu'il lui enfonça jusqu'aux oreilles en le réduisant à l'état d'accordéon...

Hélas ! de tout temps, la science a eu ses martyrs !

Chrysostome Hoplath regretta la brutale ingratitude de l'ouvrier et la perte d'un couvre-chef qui avait été neuf, mais il ne se découragea pas pour si peu, et avec un inlassable zèle, il poursuivit la vulgarisation de sa méthode sans se laisser rebuter par les sarcasmes et les mauvais traitements de ceux auxquels il donnait généreusement cet enseignement pratique et gratuit.

Un jour, il arriva qu'un manchot qui avait eu la main gauche broyée par un moulin à café, lui tendit la main droite.

On ne faisait jamais appel en vain, à la charité de l'illustre et compatissant Chrysostome.

Le bon docteur fouilla dans son gousset, en sortit un décime en cuivre et chauffa sur sa lampe cette pièce de deux sous, culottée par maints contacts, avant de la donner au bout d'une pince à sucre en nickel à l'infirme qui poussa un beuglement semblable à celui du rhinocéros amputé de sa corne.

Certain soir qu'il se trouvait dans une voiture du métro où il occupait une place

debout, il faillit passer un mauvais quart d'heure... L'original savant, fidèle à son programme, avait été assez mal inspiré, et avait voulu passer à la flamme les barres métalliques et nickelées qui assurent l'équilibre des voyageurs empilés dans ces cabanons roulants.

Ces derniers, croyant avoir affaire à un dangereux maniaque, vociféraient :

— A mort, le dingo !

Et déjà ils se disposaient à le lyncher suivant toutes les règles de l'art, lorsque la rame, heureusement pour lui, atteignit une station.

Des agents, intervenant fort à propos, arrachèrent l'infortuné docteur à leurs mains vengeresses, mais il avait déjà eu le temps d'encaisser une grêle de horions, et ce fut dans un piteux état qu'il mit le pied sur le quai de la station.

Tout autre que Chrysostome Hoplath aurait définitivement abandonné une propagande qui, jusqu'à présent, ne lui avait rapporté que des déboires, des rebuffades et des coups. Ah ! c'était mal connaître l'obstiné savant que de le supposer capable de renoncer à sa lutte contre le microbe ! Quelques jours après sa mésaventure du métro, il voit sur une place publique des badauds faisant cercle autour d'un hercule forain.

Curieux de sa nature, Chrysostome s'approche. L'hercule l'aborde, disant en désignant un poids de vingt kilos qui en pesait treize tout au plus.

— Eh ! le vieux pépère ! Vous qu'avez l'air costaud, arrachez-moi donc ce pavé-là !

Fidèle à son principe, le docteur s'empressa de flamber l'anneau au moyen duquel l'hercule soulevait le poids. Mais, comme il lui avait brûlé les doigts par la même occasion, le forain qui la trouvait plutôt mauvaise, lâcha précipitamment un juron énergique, en même temps que le presse-papier, qui atterrit sans douceur sur la bottine gauche du savant et écrasa l'oignon qu'elle hospitalisait...

Ah ! que le son du cor est triste au fond des doigts !

Malgré la souffrance atroce qu'il endurait, Chrysostome ébaucha un pâle sourire adressé à l'hercule et poursuivit sa course en sautant à cloche-pied.

Voilà ce que l'on peut appeler du triple extrait de stoïcisme sans crainte d'être taxé d'exagération.

Précisément, cet après-midi, le docteur se rendait à la Banque pour toucher un chèque de dix mille francs, représentant les honoraires dus par un riche client qu'il avait guéri de la tavelure microbienne.

Le savant commit la fatale imprudence de vouloir passer les liasses de billets bleus à la flamme, et en fait de braise, il n'y vit que du feu...

Il voulut enfin employer sa dangereuse méthode chez lui pour purifier tout ce qui lui appartenait ; mais en brûlant les microbes qui avaient élu domicile dans son bois de lit, il alluma un incendie au milieu duquel il périt, victime de sa méthode.

Depuis qu'il s'est éteint de cette tragique façon, ses collègues de l'Institut disent en parlant de lui : « Feu Chrysostome... » Ce qui le laisse, d'ailleurs, absolument froid !

Jo Valle.

— Pardon, monsieur, le trottoir d'en face, s'il vous plaît?

— Mais, mon ami, c'est de l'autre côté.

— Ben, j'en viens et on m'a dit que c'était ici.

ENTRE CABOTS

— Mon vieux, faut reconnaître que Maturel a vraiment une belle voix chaude

— Peuh! tu m'fais rigoler, ça n'a rien d'épatant qu'elle soit chaude... car elle sort d'un fameux fourneau!

Aux Mamans Inquiètes

de la Toux de Bébé ou de sa Coqueluche

Si vos enfants ont du rhume, de la grippe, de la bronchite, de l'enrouement, de la laryngite ou de la coqueluche ; si vous hésitez justement à leur faire absorber des remèdes, voici une médication simple et efficace qui les soulagera de suite et les guérira bientôt tout en préservant leur entourage des risques de la contagion.

Dans un bol d'eau bouillante, versez quelques gouttes d'Essence RHINOL et faites-leur-en respirer les vapeurs bienfaisantes : leur toux, leur bronchite, leur coqueluche, n'y résisteront pas.

Ce qui est vrai pour les enfants l'est aussi pour les grandes personnes, évidemment. En outre, pour le rhume de cerveau et la migraine, il existe une " OUATE RHINOL " aux mêmes principes, qui s'emploie en boulettes dans les narines et qui est bien plus active et plus agréable que toutes les vaselines ou huiles mentholées ou goménolées.

Enfin il existe aussi les pastilles RHINOL qui vous permettront de soigner votre rhume à tout instant de la journée.

On trouve le RHINOL dans toutes les pharmacies et chez le préparateur : Dr G. DUBAT, 80, Faubg. St-Denis à Paris.

Essence RHINOL 6 50. Pastilles RHINOL 2 75
Ouate RHINOL 2 »

Renseignements et brochure sur demande.

LE MARTYRE D'ACHILLE COSTAUD — CXI.

Le hasard, qui jouait dans la vie d'Achille Costaud un si grand rôle, devait lui réserver une surprise au moins désagréable. En effet, Pénurie débarque un matin non loin de Melbourne. Mais ceux qui conduisent la grosse femme n'entendent pas s'en embarrasser et la laissent se débrouiller toute seule sur le rivage. « Qu'ils aillent au diable, fait Pénurie qui a appris à ne douter de rien. Je saurai bien me tirer d'affaire et je ne crains pas les coups de l'adversité, car je commence à être sérieusement blindée. » Elle songe, au bout d'un instant, qu'elle ferait peut-être bien de ne pas rester en un endroit aussi désert et passe l'inspection de sa fortune. « Quelle horreur ! s'exclame-t-elle, il n'y a plus un rond dans ma profonde. Sans galette, on ne va pas loin et j'ai de grandes chances d'être très embêtée. Mais à la guerre comme à la guerre et je suis convaincue que j'arriverai à me dépêtrer de ces ennuis. Je suis courageuse. Au besoin, je me louerai dans une ferme, une pension de famille, un hôtel. Je suis bien capable de devenir une domestique modèle, au moins pendant quelque temps. Allons, du courage et ne me laissons pas abattre, ça n'avancerait à rien. J'ai confiance en l'avenir. »

Pourtant, elle ne tarde pas à être prise d'une crise de désespoir. Elle serre les poings de rage et s'écrie : « Qu'est-ce que j'ai donc fait pour être enguignée de la sorte? Je suis une brave femme, cependant, et je ne mérite pas tout ce qui m'arrive. Tout cela ne serait pas arrivé évidemment, si je n'étais pas séparée de mon cher époux. Tout se tourne contre moi. Où est-il, ce chérubin? Il avait bien des défauts, mais quand même si je l'avais près de moi en ce moment, il me serait d'un précieux secours. Hélas ! Achille a disparu et je n'ai plus l'espoir de le retrouver un jour. Je poursuivrai donc mon chemin en ce monde, privée de l'appui d'un mari. Achille, mon Achille où es-tu ? » L'écho répète ses cris mais ce n'est pas cela qui lui rend celui qu'elle pleure. Tout à coup, elle tressaille. Elle a vu une voiture qui passe non loin de l'endroit où elle se trouve. « Pollop! Pollop! s'exclame-t-elle. Cocher, êtes-vous libre? Je vous retiens à la course, à l'heure, à tout ce que vous voudrez. Enfin, voilà la chance qui paraît me sourire. Je ne serai pas obligée de me rendre à pattes dans la ville que j'aperçois là-bas et c'est déjà quelque chose, car je suis très fatiguée aujourd'hui, en avant! »

Le conducteur de la voiture se laisse approcher et Pénurie lui adresse la parole. Mais le gaillard ne comprend rien à ce qu'elle lui raconte et réplique en anglais. « Qu'est-ce qu'il bredouille, ronchonne Pénurie. Poseur, va! Il veut me montrer qu'il connaît la langue britannique. C'est bien malin. Moi aussi, je serais comme lui, si j'étais née en Australie. Il n'a pas grand mérite à s'exprimer en english. Enfin, il faut prendre les choses comme elles sont et ne pas se démonter pour si peu. » Elle réussit tout de même à se faire comprendre et le cocher consent à la laisser monter dans son véhicule. « Merci, mon vieux, déclare Pénurie, je te revaudrai ça plus tard, car une femme de mon intelligence se tire toujours du pétrin et tu peux compter sur mon dévouement. » Elle se hisse à côté du conducteur et l'on entend la voiture craquer d'une façon effroyable sous son poids. « Pourvu que les ressorts de la bagnole soient solides ! songe Pénurie, à coup sûr que ce véhicule-là n'est pas fait pour transporter les poids lourds. Mais il faut espérer que j'arriverai quand même à bon port et que rien ne se démolira. » Les chevaux paraissent trouver que leur maître aurait bien fait de ne pas accepter la voyageuse. Le conducteur au bout d'un instant réfléchit qu'il a eu tort de ne pas poser ses conditions...

... et s'efforce de faire deviner à Pénurie Costaud qu'il désire de l'argent pour prix de sa course. Elle commence par faire la sourde oreille. L'homme, voyant qu'elle ne comprend pas ce qu'il désire, se met à crier : « Money! Money! » Pénurie hausse les épaules et riposte : « Times is money! Je le sais bien, mon garçon. C'est en Australie comme en France. Le temps, c'est de l'argent. Pourquoi me dire cela? Je ne l'ignore pas et dans ces conditions, c'est un propos bien inutile. » Le cocher se fâche et recommence à crier « Money! » en tendant la main. « Ah! tu me cours sur le système, réplique Pénurie. Du pognon, tu t'en ferais mourir, si je t'en donnais, espèce de sauvage. Tu peux te fouiller. Quand on trouve quelqu'un dans la poisse, on lui [illegible] secours, sans essayer de profiter de son malheur. Tiens, en voilà du pogno[illegible] même du gnon tout court. Tâche de t'en souvenir, car je n'aime pas les quémandeurs. » Elle allonge un coup de poing au cocher et ce dernier est tellement [illegible] qu'il pense : « Diable, cette femme n'est pas commode, il ne faut pas la contrarier. J'en ai le nez tout tuméfié et qui saigne abondamment. »

(A suivre.)